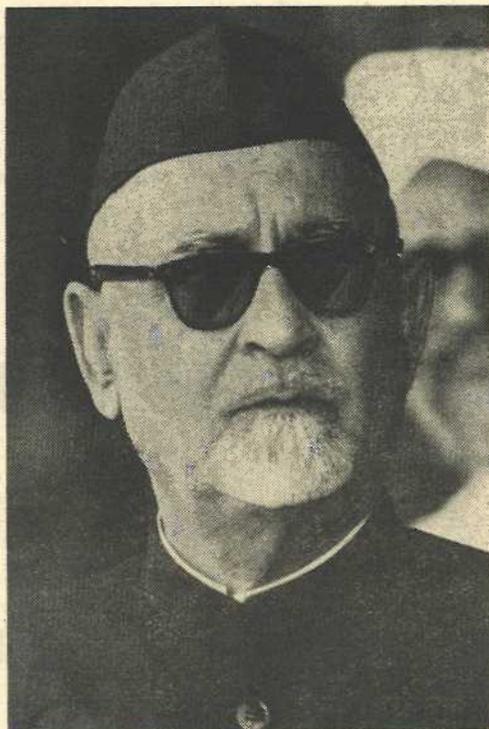


Pourquoi

depuis cinq ans
ils jouent *L'Echelle*
dans les villes
et villages romands



Pour le centième
anniversaire de la
naissance de Gandhi

Le président
de la République
indienne parle
du Mahatma

En marge d'un débat

à la télévision

Suisse romande :

Que se passe-t-il

dans le Jura

et

que peut-on faire?

Est-ce notre affaire, Mesdames?

Les stakhanovistes

En sandwich entre les médailles d'or des uns et les négociations internationales des autres, j'ai lu ce matin une phrase du président de la Confédération suisse. Il parlait à des écoliers de l'aide technique au Népal, au Cameroun, à la Tunisie. « Avant tout, dit-il, ici comme là-bas, il faut que les gens soient prêts à donner une dimension mondiale à leurs responsabilités et à participer à une grande œuvre par une contribution personnelle. »

Ce qui m'a intéressée, c'est qu'il débordait délibérément d'un cadre strictement technique et j'ai pensé à une jeune fille. J'avais d'ailleurs promis de vous parler d'elle une fois. Eh bien, en voici l'occasion.

Laborantine bien assise, elle a offert ses services à ceux qui, sous l'impulsion de Rajmohan Gandhi, se battent pour l'Inde et l'Asie entière. Elle s'est préparée en suivant des cours spécialisés pour le travail en pays chaud. Elle n'avait pas tout à fait terminé quand vint le moment de partir. Elle alla donc voir la secrétaire du professeur pour obtenir de passer à l'avance son examen.

« Avec votre formation, lui dit celle-ci, c'est stupide d'aller vous enterrer dans la jungle d'un pays illettré.

— Je vais servir ce pays », répondit-elle sans ambages.

En fin de conversation, la secrétaire déclara : « Si vous faites des sacrifices, le professeur peut bien vous consacrer la demi-heure qu'il faut pour l'examen, et moi, joyeusement, les trois heures nécessaires pour les préparatifs. »

Au jour dit, elle s'envola, diplôme en poche. Une fois là-bas, toute laborantine qu'elle fût, c'est dans un programme intensif de visites qu'elle se trouva embrigadée, et non auprès de quelque alambic savantissime. Le

moins qu'on puisse dire est qu'elle fut passablement décontenancée. Elle avait toujours cru que c'est par son travail qu'elle aiderait les autres pays et ses mains inactives la démangeaient. Eh oui ! on n'est pas suisse pour rien ! Vous savez comme on se sent déshonorée si le facteur ne nous surprend pas en pleine besogne ou si la voisine aère sa literie avant nous !

Elle eut l'occasion de voir des hôpitaux et se rendit compte qu'ils n'atteignaient en fait qu'une section privilégiée de la population. Les autres, eh bien ! ils passent au dispensaire et puis rentrent chez eux, en général dans les conditions idéales pour infections et complications.

Ce fut une première épine dans sa conception de son travail, du travail omnipotent, sacrosaint. Si même elle passait jours et nuits dans un laboratoire, qu'est-ce qui lui garantirait qu'elle ferait œuvre utile et durable pour le bien de ceux qui en avaient besoin ?

Elle découvrit que les expériences vécues dans sa famille, parce que chacun y était mobilisé à sa façon pour changer le monde, étaient reçues comme du pain par des affamés. Le secret de guérir de vieilles amertumes familiales, par exemple, devenait un bien d'exportation plus précieux encore que le lait en poudre. C'est un aspect de la vie économique qui apparaît étonnamment peu dans les statistiques — mais ça viendra !

Pour elle en tout cas, elle put noter en peu de semaines les résultats matériels de décisions que les uns ou les autres prenaient dans le domaine de l'honnêteté, du pardon, des réconciliations. Si la rentrée d'argent, elle, était stationnaire, la maison, toute misérable soit-elle, prenait tournure de foyer — de foyer propre, gai, accueillant. Les conditions d'hygiène, qui lui semblaient requérir

des millions, changeaient de l'intérieur ; même le budget finalement augmentait, car l'unité et la joie de vivre font une concurrence olympique aux investissements en tabac, alcool et loteries de toutes sortes...

Mais, entre parenthèses, ne vous sentez surtout pas visées, car chez nous le budget familial est fonction de l'indice du coût de la vie, de l'échelle des salaires, du SMIG et d'autres données indépendantes de notre volonté — non pas de bagatelles comme les cigarettes ou l'alcool, n'est-ce pas ?

Je ne voudrais pas que ces lignes découragent quiconque de mettre un peu d'huile de coude là où c'est nécessaire. Je ne suis pas contre le travail. Je suis même pour, en particulier lorsqu'il consiste à prendre une personne et la retourner comme un gant pour la nettoyer et la réorienter. C'est celui que nous avons tendance à escamoter. Sans lui, nous risquons de nous tuer à la peine, pour rien du tout en définitive. Et ce serait quand même un gaspillage bête, quand on a de si précieuses qualités...

JACQUELINE

La recette de la quinzaine

Côtes de porc à l'orange

Pour six personnes :

- 6 côtes de porc,
- 2 oranges,
- 1 cuillerée à soupe de graisse,
- 1 cuillerée à café de vinaigre,
- 1 gros oignon,
- 2 gousses d'ail,
- sel, poivre, thym.

Faites dorer les côtes des deux côtés dans une poêle. Retirez-les et faites rissoler l'ail et l'oignon hachés avec, si vous en avez, une ou deux branches de céleri.

Disposez les côtes dans une terrine beurrée. Versez dessus le mélange rissolé et décorez avec des tranches d'une orange. Assaisonnez.

Arrosez avec du vinaigre et du jus de la deuxième orange. Couvrez et faites cuire 45 minutes à four moyen. Puis enlevez le couvercle et faites dorer encore 15 minutes.

mt
MODE

*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

chaux-de-fonds

bâle

La préoccupante «escalade» jurassienne

Programmée il y a quelques semaines déjà, l'émission *Table ouverte*, que présidait dimanche à la Télévision romande Pierre Béguin, tombait à point pour évaluer les événements au Jura.

La situation dans cette partie de la Suisse se caractérise par une «escalade» préoccupante. Une série d'incidents récents y ont contribué : occupation de la préfecture de Delémont par les «Béliers», agitation autour de la place d'armes de Bure, refus du mouvement séparatiste d'entrer en contact avec la Commission des bons offices mise sur pied cet été. Les séparatistes font remarquer de leur côté que cette commission, dont font partie deux anciens conseillers fédéraux, a été constituée de façon unilatérale — ce qui est un fait. Un événement récent a suscité une émotion intense dans le Jura. On a appris en effet de source séparatiste que des troupes avaient été mises «de piquet» pour protéger, le cas échéant, les bâtiments de la Confédération (casernes, etc.). Les faits mentionnés plus haut indiquent bien pourquoi le gouvernement fédéral a pris cette mesure, mais ce qui paraît plus difficile à comprendre, c'est que, dans le contexte politique délicat qui existe depuis longtemps, il ait fallu ces «révélation» pour que le Département militaire fédéral veuille bien renseigner la population sur ce qu'il faisait.

Autour de Pierre Béguin étaient réunis Otto Frei, correspondant à Lausanne de la *Neue Zürcher Zeitung*, Georges Perrin, correspondant parlementaire du *Journal de Genève* et de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, Jean-René de Ziegler, rédacteur en chef du quotidien catholique *Le Courrier de Genève*, enfin Jean-Marc Chappuis, rédacteur en chef de la *Vie protestante*. La discussion fut passionnante et instructive à plus d'un égard. On put entendre Otto Frei relater que, s'étant rendu à Paris pour y faire une enquête, il avait été stupéfait de constater qu'au quai d'Orsay, on semblait connaître le dossier de l'affaire jurassienne mieux qu'au Palais fédéral. Frei n'en tire pas de conclusions définitives quant à d'éventuelles «ingérences» françaises dans cette question, mais certaines très précises quant au manque d'information de Berne !

Autre fait, souligné par MM. Ziegler et Chappuis : pendant longtemps, le Conseil fédéral a évité d'intervenir dans la question jurassienne, malgré les nombreux conseils qui lui étaient prodigués dans ce sens. Sa première initiative date de cet été, lorsqu'il a choisi les membres de la Commission des bons offices qui furent finalement désignés par l'autorité bernoise, dans des circonstances étranges que devait dévoiler Pierre Béguin ; il ne semble pas avoir eu de scrupules à intervenir sur le plan militaire, ce

qui était tout de même reconnaître implicitement la gravité de la situation.

Comment sortir de tout cela ? se demandait Pierre Béguin. Il faut bien avouer qu'aucun de ses interlocuteurs n'avait de réponses toutes faites à cette question. Lui-même souhaiterait une votation qui permette de connaître l'opinion de la majorité des Juraissiens. Mais on lui rappela que les séparatistes contestaient à l'avance tout plébiscite qui ne fut pas organisé avec leur accord.

Otto Frei, pour sa part, pense qu'il faudra «deux à trois générations» pour résoudre le problème et propose, pour le désamorcer, de procéder à tous les échelons à des échanges entre Juraissiens et Confédérés. Or, il est fort peu probable que les jeunes Juraissiens soient disposés à attendre un tel laps de temps. J.-R. de Ziegler souligna le rôle négatif joué, de part et d'autre, par ce qu'il appelle les «intoxiqués», qu'il oppose aux «modérés».

Tout cela fait réfléchir et incite à se poser quelques questions.

Qui peut répondre ?

Le problème jurassien ne vient-il pas mettre à nu les points faibles de la Suisse ? Notre pays est-il réellement gouverné ou bien, comme l'ont maintes fois avancé des voix autorisées, seulement «administré» ? Ceci expliquerait-il que, face à un problème éminemment politique et humain, nos magistrats — hommes consciencieux et compétents par ailleurs — se révèlent si amateurs ? On ne peut comprendre autrement que, depuis quelque temps, on accumule les faux pas, compromettant les chances de succès de ceux qui, tels les membres de la commission Petitpierre, peuvent faire œuvre utile.

Certes, les prises de positions outrancières de certains dirigeants séparatistes — y compris la menace du recours à l'étranger — donnent à penser que ceux-ci font toujours monter les enchères pour empêcher une solu-

Du 21 décembre 1968 au 5 janvier 1969
Conférence de fin d'année à Caux

Le nouveau type d'homme, une réalité

Dès le 26 décembre, l'ensemble des réunions et des groupes de travail constitueront un cours de formation sur la responsabilité de l'homme dans le monde moderne. Parmi les questions abordées :

- Le défi d'un monde en mutation
- La construction d'une communauté multiraciale
- Comment guérir les maladies de la société de consommation
- Une stratégie pour transformer le monde
- La révolution de l'homme, clé de l'avenir

Les participants sont invités à passer les fêtes de Noël à Caux, dès le 21 décembre.

Renseignements et inscriptions :
Réarmement moral, 1824 Caux.

tion. Mais ce n'est pas une raison pour que les autorités agissent de façon si maladroite qu'elles risquent de s'aliéner la confiance des Juraissiens de bonne foi — et ils sont l'immense majorité — séparatistes ou non.

C'est une chose de parler de la détérioration du «climat» dans le Jura. A Berne, qui doit être, plus que jamais, la capitale de tous les Suisses, y compris les Juraissiens, que fait-on pour transformer ce climat ?

Récemment, un éminent visiteur d'Asie, Rajmohan Gandhi, le petit-fils du Mahatma, brossait le tableau des terribles divisions linguistiques et religieuses qui déchirent son propre pays et empoisonnent les relations entre l'Inde et le Pakistan. C'était pour lancer un appel pressant à l'Europe. «Se pourrait-il que des représentants de Chypre, du Haut-Adige et du Jura viennent nous indiquer comment ils ont trouvé des solutions à leurs problèmes, disait-il ; ce serait une grande contribution de l'Europe.»

N'est-ce pas dans cette perspective qu'il faut aussi chercher la solution ?

D. M.

La Tribune de Caux met en souscription le recueil complet des discours de Frank Buchman (1932-1961)

REFAIRE LE MONDE

avec une introduction de Peter Howard, dans une nouvelle édition augmentée (360 pages) à paraître au début décembre aux Editions de Caux.

Prix de souscription jusqu'à la parution Fr. 7.—
Prix après parution Fr. 9.—

Bulletin de commande à renvoyer à : Tribune de Caux, 1824 Caux.

Veillez m'envoyer avec facture _____ exemplaires de **Refaire le Monde**, de Frank Buchman, au prix de souscription de Fr. 7.—.

Nom : _____

Adresse : _____

garage de bergère



vevey

Telephone 51 02 55

Mettre nos actes en accord avec nos principes

par le Dr Zakhir Husain, président de la République indienne

A l'occasion du centenaire de la naissance du Mahatma Gandhi, l'hebdomadaire Himmat a publié un article du président de la République indienne, le Dr Zakhir Husain, que nous avons le privilège de pouvoir reproduire ici. La « Ja-

mia Millia Islamia » dont parle le président est une institution islamique d'éducation et de culture, dont il a été le chef avant d'être appelé à ses hautes fonctions actuelles.

C'ÉTAIT en juin 1926 que trois de mes collègues et moi-même sommes arrivés à l'ashram (sorte de maison communautaire où vivaient le Mahatma, sa famille et ses hôtes. *Réd.*). Nous étions arrivés la veille au soir, assez tard, et on avait rapidement arrangé des lits pour nous. On nous avait dit que nous prendrions notre petit déjeuner dans la hutte de Gandhi, et nous nous y trouvions, assis les uns à côté des autres, pendant que M^{me} Gandhi nous servait. « Magnifique ! » — entendons-nous soudainement derrière nous. C'était Gandhi qui arrivait, et qui nous saluait comme s'il nous avait connus depuis des années. Pourtant, c'était la première fois que nous le rencontrions, bien que j'aie déjà publié moi-même un livre sur son message de non-violence et que j'aie souvent parlé de lui dans mes discours.

Les trois jours passés à l'ashram me donnèrent l'occasion de m'entretenir longuement avec Gandhi. J'étais surtout désireux de savoir ce qu'il pouvait faire pour la « Jamia Millia Islamia » dont je m'occupais déjà.

A cause de la méfiance et de la tension qui régnaient entre les communautés hindoue et islamique, il ne pouvait pas faire grand-chose. Mais il sut me toucher et faire grandir en moi la confiance ; il ne l'aurait pas fait s'il m'avait promis une assistance financière. J'aurais alors reçu de l'argent pour bâtir une institution, non pour construire des hommes.

A la façon dont Gandhi s'exprimait, il était évident qu'il était à la recherche de la vérité, en l'occurrence de la façon dont il devait conduire ses rapports personnels avec notre institution. Il était convaincu que cette dernière devait prendre racine, grandir, s'affermir. Mais il voulait qu'elle le fasse d'elle-même et non par l'appui qu'il lui apporterait. Il promettait d'en suivre tous les développements avec intensité et espoir. Mais il ne ferait rien pour nous aider, de peur que nous ne perdions notre personnalité propre. D'après lui, les institutions, tout comme les hommes, doivent se construire eux-mêmes.

Les paroles de Gandhi étaient le reflet de toute sa personnalité, laquelle n'était ni un héritage, ni un accident de naissance, mais le produit de sa constance à suivre un dessein moral. Il y avait travaillé comme un artisan, avec patience, sans jamais être satisfait du résultat. Il l'avait fait non dans la réclusion ou la solitude, mais sur la « place publique de la vie », où chacun pouvait juger son esprit de décision inébranlable, son énergie apparemment sans limites ; c'est là qu'il mettait à l'épreuve les qualités qu'il désirait obtenir. Jamais on ne l'entendait s'exprimer

comme quelqu'un qui est « arrivé », mais toujours comme un homme engagé, qui avançait tout en commettant des erreurs, qui pouvait, comme n'importe qui d'autre, laisser tomber ses outils et relâcher son effort.

Les moyens par lesquels un homme cherche à servir ses semblables dépendent naturellement des circonstances. On ne peut pas séparer les méthodes qu'il adopte de leur contexte. Les fameux jeûnes de Gandhi, par exemple, n'étaient qu'un aspect de sa lutte pour parvenir à la pureté des mobiles et du cœur. Il savait que s'il avait échoué dans une entreprise importante, c'était parce que lui-même n'était pas pur. Alors il jeûnait. Il ne recommandait cette méthode qu'à ceux qui voulaient exercer un meilleur contrôle sur eux-mêmes.

Aujourd'hui, ceux qui veulent garder vivante la mémoire de Gandhi doivent se souvenir non pas tant des occasions ou des raisons de ses jeûnes, mais du fait que le pouvoir corrompt ceux qui ne sont pas assez purs pour l'exercer.

Le Dr Husain continue en soulignant que la non-violence, que d'aucuns voudraient pratiquer encore aujourd'hui, serait bien plus utile comme état d'esprit réglant les relations entre les hommes si divers qui peuplent l'Inde. « Ce n'est pas une question de dignité, mais de survie », affirme-t-il.

Nous sommes d'accord, peut-être trop rapidement, conclut le Président, que nos actes doivent être en accord avec nos principes. C'était là le but de Gandhi ; cette attitude fondamentale se reflétait avant tout dans ses rapports avec ses collaborateurs. Nous sommes trop enclins à oublier cela, car cette qua-

lité de rapports avec les autres exige de nous le plus haut degré d'engagement. C'est ce que doit nous rappeler cet anniversaire. Comme peuple libre, avec un gouvernement qui doit faire sentir son autorité, nous devons avoir des chefs qui comptent non sur la force que donne le pouvoir, mais sur le prestige que créent la sincérité, l'engagement au travail, à la construction et à la formation d'hommes décidés à marcher sur cette route, de génération en génération.

Gandhi avait pris position...

sur la vie en société

Sur des questions de conscience, la loi de la majorité ne joue pas.

Aucune réforme n'a jamais été amenée sans le courage d'hommes intrépides qui ont brisé des coutumes inhumaines.

sur la foi et la vie intérieure

Je suis un homme de foi. Je ne compte que sur Dieu. Un pas après l'autre. Dieu me montre au bon moment quel est le prochain pas.

Tous ceux qui le veulent vraiment peuvent entendre la voix intérieure. Mais, comme pour toute chose, il faut y être préparé.

Les peureux ne pourront jamais être des croyants.

Dieu est le plus grand démocrate du monde, car il nous laisse choisir, complètement, entre le bien et le mal.

La haine est la forme la plus subtile de la violence.

sur le contrôle des naissances

On ne peut avoir deux opinions au sujet du contrôle des naissances. Les médecins s'attireront la reconnaissance du genre humain si au lieu de mettre au point des méthodes artificielles de contrôle des naissances, ils découvrent les méthodes du contrôle de soi.

Nous n'aurons jamais de pays régénéré à moins que nous n'apprenions à respecter nos femmes comme nous respectons notre mère, nos sœurs et nos filles.



H. Randin s.a

Electricité
Petit Chêne 17
1001 Lausanne

Toutes installations électriques
Courant fort et faible
Téléphone

A votre disposition pour devis

Vers une nouvelle ère de relations humaines?

Une première rencontre industrielle a groupé à Paris d'importantes délégations patronales et ouvrières de Grande-Bretagne, de Hollande, de Suisse, de Suède et du Danemark. (La prochaine rencontre aura lieu les 16 et 17 novembre.) Au cours de l'une des réunions, M. Michel Sentis, ingénieur, prononçait l'allocution ci-dessous.

L'un des échecs retentissants de ces 15 dernières années a été celui des « relations humaines ». Jamais le fossé n'a été aussi profond, les incompréhensions aussi graves que depuis le moment où l'on a remis à des spécialistes la responsabilité des « relations humaines ». Ceux-ci étaient salariés pour distribuer un ensemble coordonné de mensonges feutrés qui devait rendre chacun heureux et qui a en fait rendu tout le monde furieux.

Ces années ont consacré cet échec, que ce soit dans la vie politique, dans l'industrie, dans les syndicats, dans les familles.

Il nous faut bousculer cet ensemble poussiéreux et désuet et réapprendre à nous connaître et à nous comprendre à partir de la vérité. Il faut que nous cessions de nous en remettre à d'autres pour écouter de nous les vérités déplaisantes, mais que nous ayons le courage de les entendre et de les dire en face.

Bouleverser nos habitudes

Il y a 15 mois, j'étais dans le bureau d'un grand patron français. Il était passionné d'apprendre ce que nous lui avons dit de la pensée des ouvriers avec lesquels nous étions en contact. Nous lui avons suggéré qu'il serait utile pour lui de rencontrer ces hommes s'il voulait les comprendre. Il nous a dit : « Je suis d'accord ». Mais depuis, toutes les tentatives faites pour que ce contact s'établisse se sont heurtées aux emplois du temps chargés, aux voyages importants, aux habitudes d'un monde où l'on est heureux parmi ses pairs. En mai dernier, j'ai entendu parler cet homme à la télévision. Il était évident qu'il n'avait aucune idée de ce que pensaient les gens dans les usines parce qu'il n'avait alors aucun contact avec eux. Pourtant pendant des mois il avait manqué toutes les occasions que nous lui avions fournies.

Le leader de l'opposition d'un autre pays que le nôtre nous disait hier comment un journaliste formé au Réarmement moral l'avait fait se réconcilier avec le chef de son gouvernement. Pourquoi n'aurions-nous pas dans le pays des artisans nouveaux des « relations humaines » à l'image de ce journaliste ?

Lettre ouverte à M. Couve de Murville

En juillet dernier, un groupe de Français convaincus que « l'avenir de la nation est entre les mains de l'homme ordinaire », organisaient à Caux une « convention de citoyens responsables ». Leur action se poursuit cet automne à Paris où ils s'adressent soir après soir au public de leur pays, de la scène du Théâtre des Arts. Ils viennent en outre de publier une lettre ouverte au premier ministre, M. Couve de Murville, dont voici les principaux passages :

Chaque Français a conscience que rien n'avancera sans que quelques-uns acceptent de faire des sacrifices.

Mais pour accepter que c'est peut-être à lui-même qu'il appartient de faire ces sacrifices, il lui faudrait des objectifs capables de mobiliser le meilleur de son être, auxquels la nation puisse donner de grand cœur son adhésion.

Or, franchement, on n'a offert à l'immense majorité des Français que la poursuite de l'amélioration de leur confort. Par suite, face à l'une ou l'autre réforme, les passions se déchaînent au-delà de toute proportion avec la portée de cette réforme sur la situation mondiale. Nous pensons à nos « chapelles » parce que personne ne nous a contraints à penser à la dimension de l'humanité.

Cependant, dans ce monde en désarroi, rongé par les haines, menacé par l'abus de la puissance, abandonné à l'incurie, nous pourrions faire entendre la voix d'une nation héritière à la fois d'une tradition révolutionnaire et d'une tradition

de foi, qui a surmonté les obstacles des siècles en forgeant son unité.

Quels sacrifices n'accepterait pas le Français s'il savait qu'un jour, grâce à eux, ses enfants hériteraient d'un monde libéré de l'exploitation, de la misère et de la terreur.

Quelle assiduité et quelle passion l'étudiant ne mettrait-il pas à se préparer à la vie s'il savait que quelque part dans le monde on attend un Français de dévouement parce que la politique de son pays est une politique de service.

Quelle solidarité ne trouverait-on pas dans nos usines si l'on incluait chaque Français dans le combat qui donnera un jour un toit à chaque famille de la terre.

Quelle imagination ne susciterait-on pas chez nos agriculteurs s'ils savaient que, aux termes de leurs efforts, ils auraient fait régresser la faim.

Face à deux mondes, l'un soumis à l'implacable rigueur de l'égoïsme, créateur à la fois d'immenses fortunes et d'immenses misères, l'autre soumis à l'absolutisme d'un Etat sans âme qui étouffe l'initiative et débouche dans la terreur, pourquoi la France n'ouvrirait-elle pas une autre voie pour l'humanité ? Une voie tracée par un généreux désintéressement, grâce à la liberté de l'initiative, dans l'honnêteté et le respect des autres.

C'est avec humilité, Monsieur le Premier Ministre, que nous vous soumettons ces réflexions. Mais c'est parce que nous avons foi en la France, en la générosité qui existe au fond du cœur de chaque Français, que nous sentons l'urgence de mobiliser cette générosité au service de la mission qui semble incomber à la France en cette heure.

A la réunion industrielle à laquelle nous participons, nous avons entendu des hommes qui nous ont dit comment ils avaient reconstruit leurs relations avec leurs partenaires, leurs collaborateurs, leurs adversaires, les membres de leur famille même. Ils l'ont fait par l'honnêteté.

Pourquoi n'entrerions-nous pas dans une ère nouvelle de relations humaines fondées sur la franchise ? Au lieu de voter une motion dans ce sens, pourquoi chacun d'entre nous ne se mettrait-il pas à l'école de cette nouvelle technique en décidant ici de moderniser ses relations avec la personne à l'égard de laquelle il sent que ses relations ont le plus besoin d'être changées. Il s'agit peut-être d'un membre de notre famille, d'un voisin, d'un homme qui est d'un autre bord, d'un collègue de travail... Cela n'a pas d'importance, mais si nous commençons par cette personne nous pourrions apprendre quelque chose qui serait valable pour toutes les relations sociales dans le pays.

Alors la vérité aurait sa place à la table de famille, à la table des négociations paritaires, à la table des conseils d'administration, à la table des conférences internationales. La simplicité de son maniement déconternerait tous les tenants d'artifices éculés qui échouent depuis 15 années. M. SENTIS.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès subit de

Monsieur et Madame John Caulfeild - de Mestral

alors qu'ils étaient en séjour au Tessin.

M. Caulfeild était membre du Conseil de la Fondation suisse pour le Réarmement moral. Après avoir habité Londres pendant de nombreuses années, il s'était depuis peu établi à Caux avec sa femme, où il avait lancé et dirigé les cours de formation pour responsables de la société de demain.

Mariés à Berne en 1948, ils ont séjourné ensemble dans de nombreux pays et notamment en France, en Asie et en Amérique du Sud. Ils prévoyaient de se rendre au début de l'année prochaine au Moyen-Orient pour répondre à l'invitation de jeunes gens ayant participé au cours de formation à Caux.

Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur la vie de service de M. et Mme Caulfeild, mais en attendant, nous voulons exprimer nos affectueuses pensées et nos condoléances à leur fille Catherine, à leurs familles et à leurs très nombreux amis dans le monde entier.

La rédaction

Pneus de toutes marques

TAL.
(p21) 81 96 86



Tribune du monde

Examen de conscience chez les travaillistes anglais?

par notre correspondant à Londres

Gordon Wise assistait, il y a quelques semaines, au congrès du parti travailliste anglais à Brighton. Ses notes jettent une lumière intéressante sur la pensée de certains dirigeants du parti gouvernemental.

Si bien des redites ont été entendues à Brighton, on y sentait aussi une recherche d'idées nouvelles. M. George Brown, l'ancien secrétaire au Foreign Office, qui est toujours le chef adjoint du parti, s'est distingué à cet égard.

M. Brown a démontré une fois de plus qu'il avait toujours la capacité de réchauffer les cœurs, sinon celle de galvaniser les volontés. Non sans humour, et faisant preuve de sa candeur habituelle, il commença son discours en déclarant : « La meilleure manchette de journal que j'ai lue ce matin annonçait : George Brown fait son discours de rentrée. A vrai dire, je ne m'étais pas aperçu que j'avais fait une sortie ».

Après avoir dit pourquoi il ne considérait pas le gouvernement actuel comme le meilleur possible — en quel cas il en ferait encore partie — il entra dans le vif du sujet en affirmant que même si leur niveau de vie s'était incontestablement élevé, les gens étaient moins préoccupés de questions matérielles que les représentants du parti travailliste semblaient l'imaginer. « Aujourd'hui, dit-il, le nombre des heures de travail diminue, le pouvoir d'achat augmente. Les gens ont donc besoin de s'intéresser à quelque chose qui soit en dehors d'eux-mêmes. » Et dans un silence impressionnant, il continua : « Nous ne pouvons pas gagner une bataille tout en promettant une livre sterling de plus que la semaine précédente. Les gens ont pu s'acheter frigidaire, télévision, auto et tapis. Maintenant, ils veulent un bateau à moteur, des croisières et tout le reste. On n'arrivera jamais à les rendre heureux de cette manière ». Et, partant de sa propre expérience, l'orateur ajouta : « Je me suis aperçu avec mes propres enfants que ce n'était pas de cela qu'ils désiraient parler ».

Ces idées devaient être reprises plus tard par un jeune délégué. Celui-ci vint dire à la tribune que si la direction du parti n'avait rien de mieux à offrir que la « rengaine » d'un peu plus de nationalisations, les jeunes ne la suivraient pas. « Ce qui nous intéresse, dit-il, c'est de mettre fin à la pauvreté dans le monde. »

Ce thème réapparut dans le manifeste du

parti, qui fut introduit par M. Brown. Le document analyse de façon assez honnête ce qui n'a pas joué jusqu'à présent et ce qui reste à faire. M. George Brown devait affirmer à nouveau : « Je crois que notre population s'intéresse bien plus que nous ne semblons le réaliser ici à des questions comme la pauvreté dans le monde ». Et, très applaudi, il conclut : « De même que cela a été notre affaire de lutter pour élever le niveau de vie des secteurs les plus défavorisés de notre pays — non pas pour ce que nous pouvions en retirer, mais parce que c'était juste de le faire — de même c'est notre affaire maintenant d'élever le niveau de vie des peuples en voie de développement, non pas pour ce que nous pouvons en retirer, mais parce que c'est notre tâche d'agir ainsi ».

GORDON WISE

sur la scène — sur la scène — sur la scène — sur la scène

Thomas More, ou l'Homme seul

IL vaut la peine de souligner l'intérêt du spectacle présenté en ce début de saison par le Centre dramatique romand *Thomas More, ou l'Homme seul*. La pièce, adaptée par Pol Quentin d'après le texte anglais de Robert Bolt, avait été créée au TNP par Jean Vilar en mai 1963, en guise d'adieu à la scène que ce grand acteur avait animée si longtemps. Il avait incarné, magnifiquement, les traits du grand chancelier Thomas More, ministre de Sa Majesté Henri VIII d'Angleterre, lequel était un fidèle serviteur du pape tant que celui-ci ne venait pas se mêler de ses affaires féminines.

De son premier mariage avec la reine Catherine, Henri VIII n'eut qu'une fille. Il lui fallait un fils pour assurer l'avenir de la dynastie. C'est le prétexte qu'il avançait pour répudier la reine et épouser Anne de Boleyn, sa maîtresse. A ce divorce, le pape pas davantage que Thomas More, ne pouvaient consentir. Le roi promit à ce dernier tous les honneurs du Royaume, il ne put fléchir l'obstination de son grand chancelier, pour qui « mieux valait plaire à Dieu qu'aux hommes ». Il paiera de son exécution à la Tour de Londres son refus de contresigner la décision de son souverain.

Mais qu'advint-il de ceux qui avaient embouché la trompette royale pour condamner More : « Thomas Cromwell fut convaincu de haute trahison et exécuté. Norfolk aurait dû

être exécuté le 27 janvier 1545, mais dans la nuit du 26 janvier le roi mourut de syphilis et par conséquent se trouva dans l'incapacité de signer l'acte. Cranmer fut brûlé vif. Seul Richard Rich, courtisan qui devint premier ministre, mourut dans son lit. »

La pièce retrace, avec quelques longueurs ici et là, l'un des plus fameux procès d'intentions de l'histoire d'Angleterre. « Vous avez condamné non pas mes actions, mais les pensées profondes de mon cœur, dit Thomas More... D'abord les hommes désavouèrent leur cœur. Puis ils découvrirent qu'ils n'ont plus de cœur. Dieu ait pitié des peuples dont les chefs vont prendre cette route-là. » La vie d'un homme de courage, pour qui seul comptait l'obéissance à sa conscience. Voilà ce que les spectateurs emportent avec eux.

Pour lui, la religion, les sacrements, passent avant toute chose, avant sa position de premier ministre, de chef de famille, de détenteur de biens. A ceux de la noblesse d'Angleterre, qui, comme le duc de Norfolk, lui demandent instamment de céder afin de sauver ce qui peut l'être, il répond : « Vous et votre classe vous avez accepté, comme vous dites, parce que la religion de ce pays ne signifie rien pour vous, ni d'une manière, ni d'une autre. La noblesse d'Angleterre aurait ronflé pendant tout le sermon sur la Montagne. »

La pièce avait connu des débuts difficiles à Londres, jusqu'au jour où des hommes vigoureux firent campagne pour elle et lui amenèrent le public qu'elle méritait. Elle tint alors l'affiche pendant de nombreux mois. Puis elle fut portée à l'écran, il y a quelques années, sous le titre *Un homme pour l'Eternité*. Au TNP elle connut un franc succès. « Sobre, linéaire, animée et passionnante comme une belle partie d'échecs », écrivait Jean-Jacques Gauthier dans le *Figaro*. L'esprit y prend son plaisir et cette cause d'homme devrait toucher le cœur des hommes de bonne foi. »

Elle a touché au Théâtre de la Comédie à Genève, devant des salles comblées. Elle le fera sans doute au Théâtre des Célestins à Lyon du 1^{er} au 3 novembre et au Théâtre Municipal de Lausanne, les 30 octobre, et du 6 au 9 novembre prochains. P.-E. D.



Qualité

Viandes de 1^{er} choix
Charcuterie fine
Spécialités réputées

Av. Casino 55 tél. 61 40 74/5
Av. Alpes 68 tél. 61 40 76
Rue Chillon 2 tél. 61 40 77

Piccadilly, Hyde Park et contestation, l'histoire d'un étudiant de Londres

Il a déjà été dit que les manifestations qualifiées par certains de révolutionnaires ne sont que le fait d'attitudes surannées. Au temps des cavernes, il était sans doute déjà courant de ramasser un pavé pour le lancer à la tête de son adversaire. Pierre Gaxotte, lui, parle d'un passé plus récent dans son Histoire des Français :

« Les étudiants, écrit-il, sont de toutes conditions... Un esprit de turbulence et de combativité anime l'école tout entière. Un prédicateur compare les professeurs, dans leurs querelles, à des coqs hérissés pour le combat. Et les élèves imitent les maîtres, à cela près qu'ils en viennent facilement aux coups. Dans les tavernes, dans les rues, à la sortie des cours où les auditeurs s'entassent, assis par terre ou sur des bottes de paille, les bagarres avec les bourgeois sont fréquentes et parfois sanglantes. La moindre rixe menace de dégénérer en conflit général, en grève professorale, en cessation des cours. »

Quand j'étais au comité de l'union des étudiants de mon collège, on se préoccupait beaucoup de l'apathie des étudiants. Après les troubles qui ont éclaté dans diverses universités, j'ai entendu un responsable étudiant dire : « Enfin, nous avons vaincu l'apathie ! ».

En fait, je crois qu'il y a deux aspects à notre nature : le désir de suivre son bonhomme de chemin et aussi la possibilité de s'échauffer lorsque l'on ressent les choses violemment. En ce qui me concerne, j'étais mieux connu au cours de mes études pour mes activités tapageuses que pour mon zèle académique.

Un jour, je me suis rendu au centre de Londres, vêtu d'un pyjama, coiffé d'un haut de forme, portant un parapluie dans une main et un cornet de téléphone dans l'autre. Sur le dos et sur la poitrine, j'arborais cette inscription : « Pour asile politique, s'annoncer ici. Bienvenue spéciale aux agents de police. »

Dans cet accoutrement, je me suis placé avec un ami au pied de la statue au milieu de Piccadilly Circus et nous avons attendu

Il s'agit de la Sorbonne, au XII^e siècle !

Franchement nouvelle et révolutionnaire, par contre, est l'attitude de celui qui applique d'abord lui-même les principes qu'il voudrait voir les autres appliquer. Les avocats de la contestation n'obtiendraient-ils pas plus sûrement ce qu'ils recherchent s'ils se contestaient d'abord eux-mêmes ?

Dans une récente interview à l'hebdomadaire L'Express, Marcuse dit : « Il ne s'agit pas seulement de changer les institutions mais plutôt, et c'est important, de changer totalement les hommes, dans leurs attitudes, dans leurs instincts, dans leurs buts, dans leurs valeurs. »

Le texte ci-dessous devrait donner confirmation à Marcuse et à ses adeptes qu'un changement est possible. Peut-être leur montrera-t-il qu'il est plus simple et plus immédiat qu'ils ne le pensent.

les événements. Bientôt une grande foule se rassembla sur les trottoirs nous dévisageant, et l'on distinguait quelques casques de policiers. Finalement, un inspecteur et un sergent traversèrent la rue jusqu'à nous. Avant qu'ils ne nous adressent la parole, nous leur avons demandé s'ils voulaient l'asile politique. La remarque ne parut pas leur plaire. Ils voulaient savoir ce que nous faisons et par qui nous étions mandatés. J'ai répondu : « Attendez un instant, je vais demander ». Et je me suis mis à composer un numéro imaginaire. Les événements se sont alors précipités et nous avons été conduits jusqu'à la prochaine station de métro et priés de ne pas récidiver sous peine d'être mis au bloc.

Protester, c'est facile

C'était là un aspect de ma personnalité. D'un autre côté, j'étais sincèrement préoccupé par l'état du monde. Je tenais des discours à Hyde Park Corner, perché sur ma boîte à savons, en faveur du désarmement nucléaire. Je participais à des marches de protestations contre la ségrégation devant l'ambassade sud-africaine. Mais c'est facile

de protester. En ce qui me concerne, je protestais de façon très arrogante, car après la manifestation, je rentrais chez moi et je me conduisais exactement comme je voulais.

A l'université, mécontent de la manière dont l'union des étudiants était menée, j'ai décidé de me présenter aux élections à la présidence, comme « candidat du peuple ». Comme tout le monde me connaissait pour une raison ou pour une autre, je fus élu.

Peu de temps après, une motion fut proposée que je tenais particulièrement à voir passer. Comme le vote était défavorable, je me suis arrangé à ajouter quelques bulletins pour faire pencher la balance en ma faveur.

Un défi qui vous colle à la peau

C'est à cette époque que j'ai entendu parler du Réarmement moral et de principes moraux absolus. Je m'en défendis en arguant que la moralité n'est pas la même partout : dans certains pays, disais-je, on pense qu'il est légitime d'avoir cinq femmes, nous pensons qu'on ne peut en avoir qu'une ; ce qui est juste pour eux ne l'est pas pour moi. En fait, je cherchais à maintenir la conversation en dehors de la réalité de ma propre vie. Mon problème n'était pas de savoir si je devais avoir cinq femmes ! Je finis par admettre que si je voulais vraiment que le gouvernement dont je me faisais fort de critiquer la malhonnêteté et la corruption change d'attitude, je devais être disposé à changer d'abord moi-même sur ces mêmes points. Lors de la prochaine réunion de l'union des étudiants, j'annonçai à toute l'assemblée ce que j'avais fait et je m'en excusai, et disant que dorénavant les affaires seraient conduites selon l'honnêteté absolue.

Je m'attendais à me faire vider. Malgré quelques huées et sifflements venant du fond de la salle, je fus confirmé dans mon poste et l'on eut infiniment plus confiance en moi après qu'avant. Ce geste concret avait fait plus d'impression sur l'ensemble des étudiants que toutes les thèses philosophiques qui avaient nourri nos discussions jusque-là.

J'eus beaucoup d'autres choses à mettre en ordre. Si je l'ai fait, c'est que je m'intéresse à un engagement à vie dans une révolution mondiale ; pas un engagement pour deux jours, deux semaines, ou même deux ans, mais pour la vie. Et je sais que si nous voulons réussir, nous devons faire surgir cette révolution de notre propre expérience et de notre propre discipline.

HOWARD GRACE

melehnau

melehnau

melehnau

La fabrique de tapis Melchnau s'est acquise une réputation de premier ordre sur le plan international en se spécialisant dans la fabrication de tapis de qualité.

Au centre international de Caux, nous avons livré les tapis suivants :

Le tapis aux couleurs toujours fraîches Serabent pour les corridors et les escaliers, qualité « Iran spécial » ;

la grande moquette recouvrant le sol de la salle des réunions, un tapis de crin animal bouclé, qualité « Caux » ;

l'élégante moquette de laine au Théâtre ;

et, tout dernièrement, le tapis « Melfix Perton » dans l'escalier principal.

Pour des cas spéciaux, le spécialiste s'adresse volontiers à la fabrique de tapis Melchnau. Il est certain d'y trouver un maximum de service pour la qualité de la manufacture, les prix d'entretien et la durée grâce aux choix de nos matériaux et à la qualité de la finition.

Adressez-vous, par votre magasin, à la **Fabrique de tapis Melchnau S.A., 4917 Melchnau Tél. (063) 8 96 41**

L'Echelle

Le samedi 2 novembre, aura lieu à Rolle, petite cité pittoresque située à égale distance de Genève et de Lausanne, la cinquante-huitième représentation de *L'Echelle*, donnée par une troupe de Romands. Il y a cinq ans, un groupe de citoyens de ce pays, préoccupés de faire participer plus activement la population au combat que mène depuis vingt ans le centre de Caux, avaient décidé de monter ce spectacle afin de le présenter dans les villages de la région. La première représentation eut lieu le 23 février 1964 à Molondin, commune campagnarde de deux cents habitants. Dès lors, ce furent plus de quarante villages et villes des cantons de Vaud et de Neuchâtel et du Jura bernois qui accueillirent la troupe, souvent à l'invitation des syndicats, des préfets et des autorités ecclésiastiques.

Mais cette pièce allait être bien davantage qu'une information sur une action louable : elle propose à la fois un choix et un programme. Son auteur, Peter Howard, qui avait excellé dans les domaines les plus divers : journalisme, sport, agriculture, était avant tout un homme passionné. Il avait consacré sa vie à un grand but et son théâtre s'en ressent. « Certains écrivent pour de l'argent, disait-il dans la préface de l'une de ses pièces. D'autres pour devenir célèbres. Quelques-uns — peu nombreux — écrivent par amour de l'art. Ces raisons ne sont pas les miennes. J'écris pour donner un but aux gens. Je veux aider les hommes à acquérir la force de caractère qui est nécessaire à la survie de l'humanité. »

Une œuvre écrite dans ce but ne pouvait être efficacement présentée que par des acteurs ayant le même objectif. *L'Echelle* romande devait donc être alimentée par une préoccupation pour le sort de toute l'humanité.

Qui sont-ils donc ces gens qui se sont fixés un programme humainement si ambitieux ? Intellectuel et technicien, mère de famille et infirmière, jardinier et médecin, éducateur et étudiant, tous ont fait l'expérience de cette

« refonte du caractère » qu'ils désirent transmettre aux autres.

Pour l'un d'eux, contremaître pendant quarante-cinq ans dans une grande entreprise, c'est à l'usine que ce changement s'est concrétisé. « Pour moi, dit-il, la production passait avant l'homme. Devant la direction, j'étais le riche type ; au milieu des ouvriers, le tyran. Un matin, sur la porte d'un de mes ateliers, j'ai pu lire cette inscription : « Ici c'est le calvaire. » Et cet homme raconte les répercussions étonnantes d'une attitude nouvelle, à l'usine et dans son entourage.

Un autre, jeune patron, se met à appliquer l'honnêteté absolue dans les affaires, aussi bien dans les déclarations fiscales que dans les relations avec le personnel et les clients. Il n'a plus aucun doute que c'est là la seule base possible d'une économie saine.

« La femme est une force explosive dans le monde, affirme celle qui tient l'un des principaux rôles féminins. Dans le cœur d'une femme naissent la haine, la jalousie, l'ambition qui peuvent briser un foyer et causer la ruine d'une nation. Mais c'est aussi dans le cœur d'une femme que peut surgir la force d'amour qui fait crouler les barrières les plus élevées et qui apporte la renaissance dans un foyer ou un pays. Toutes nous devons choisir : refuser ou accepter le changement de nos mobiles et de nos buts. »

De la recherche à la mise en pratique

Pour un professeur d'université qui fait partie de cette armée en marche avec sa femme et ses fils étudiants, la tâche à accomplir s'exprime ainsi : « J'ai fait personnellement l'expérience que mes idées et ma conception de la vie dépendent de ma façon de vivre. Le brouillard qui plane actuellement sur les universités est en relation étroite avec les facteurs moraux chez les enseignants comme chez les enseignés. En ce qui me concerne, je veux consacrer ma vie à rendre à l'université sa mission véritable qui est non seulement la recherche de la vérité objective

mais la mise en pratique d'une vérité dont nous puissions vivre ; il s'agit non seulement d'enseigner des sciences mais de former des hommes qui seront capables de diriger la société de demain. »

L'Echelle allait être le point de ralliement de ces gens si divers, leur permettant de s'adresser ensemble à leurs contemporains. En quarante-cinq minutes, ils y présentent le choix auquel tout homme doit faire face aujourd'hui.

« Celui qui ne choisit pas aujourd'hui est un traître »

La pièce met en scène un homme qui traverse la vie et que l'auteur nomme *le héros*. Dans divers épisodes de sa vie privée et publique, on le voit en butte au genre d'influences et de pressions qui s'exercent sur tout être humain, et surtout s'il assume des responsabilités. Mais l'influence la plus forte est celle de sa mère qui lui a inculqué la préoccupation dominante de sa vie : grimper. Soucieux avant tout d'escalader les échelons, il assiste impassible au meurtre d'un homme — un homme qui porte un sac — dont le rayonnement gênait certains. Cette suppression devient une pierre d'achoppement et le héros, de même que chacun des autres personnages de la scène, est forcé de prendre position ; il n'y a pas d'abstention possible. Le choix qu'il fait, au prix de toutes ses ambitions, lui permettra d'être réellement au service de son pays. Il devient cet homme nouveau qu'on réclame partout à l'heure actuelle.

Ce qui est le choix d'un homme peut aussi devenir celui d'une communauté. Un peuple peut renoncer aux objectifs égoïstes du confort toujours accru (tout en soulageant sa conscience par quelques dons pris sur son superflu pour soulager la misère des autres) et se donner sans compter pour transmettre à l'humanité la force spirituelle dont elle a besoin pour survivre.

Engager le pays dans cette voie et la vraie raison d'être de la troupe de *L'Echelle*.

CHARLES PIGUET

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France : Fr. 20.— à verser par mandat
de versement international

Prix spécial pour étudiants :

Suisse : Fr. 9.—

France : Fr. 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Salle du Casino

Rolle

Samedi 2 novembre, à 20 h. 30

L'ÉCHELLE

drame en un acte de Peter Howard

Prix des places : Fr. 4.— (étudiants et apprentis : Fr. 2.—)

Location : Librairie-papeterie de la Côte, Grand-Rue 47, Rolle — Tél. (021) 75 21 92
ou à l'entrée du spectacle